FANFAN ET COLAS,

OU

LES FRERES DE LAIT;

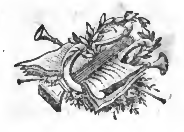
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Par Madame DE BEAUNOIR,

Repréſentée, pour la premiere fois, à Paris, le Mardi 7 Septembre 1784.

La mere en preſcrira la lecture à ſon fils.





A BORDEAUX,
De l'Imprimerie de PIERRE PHILLIPPOT,
foſſés de la Commune, n°. 22.

PERSONNAGES.

Madame DE FIERVAL.

FANFAN, *fils de Madame de Fierval.*

M. L'ABBÉ, *Précepteur de Fanfan.*

PERRETTE, *Nourrice de Fanfan.*

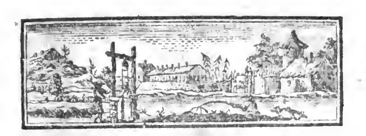
COLAS, *fils de Perrette.*

Mademoiselle DUMONT, *Femme-de-Chambre.*

LA FLEUR, *Valet de Madame de Fierval.*

BLAISE, *Jardinier de Madame de Fierval.*

La Scene se passe dans la Maison de campagne de Madame de Fierval.



FANFAN ET COLAS,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente un Cabinet d'étude donnant sur un Jardin.

Au lever de la toile, Madame de Fierval & Mademoiselle Dumont sont assises & semblent s'occuper.

SCENE PREMIERE.

Madame DE FIERVAL, L'ABBÉ, Mademoiselle DUMONT.

L'ABBÉ.

NON, Madame, non: je ne reste pas un jour de plus ici.

Madame DE FIERVAL.

Mais, Monsieur l'Abbé...

L'ABBÉ.

C'est un parti pris, Madame: je suis las de perdre inutilement mes soins & mes peines auprès de Mon-

ſieur Fanfan, votre fils, & de ne recueillir d'autres fruits de mes travaux, que le chagrin de les voir mépriſés.

Madame DE FIERVAL.

Un peu de patience encore...

L'ABBÉ.

Il en a trop abuſé, Madame. Quel honneur voulez-vous que me faſſe ſon éducation? De tous les états, le plus noble peut-être eſt celui de Précepteur; & c'eſt aujourd'hui le plus ingrat. Notre éleve profite-t-il de nos leçons? Tous les éloges ſont pour lui: c'eſt à ſes heureuſes diſpoſitions, à ſon naturel charmant, qu'il doit le développement de tous les talens. Eſt-il au contraire méchant? Son eſprit lourd ou tardif refuſe-t-il de s'ouvrir à la lumiere? C'eſt ſon Précepteur qu'on accuſe de ſon ignorance; c'eſt à lui ſeul qu'on impute tous ſes défauts.

Madame DE FIERVAL.

Pouvez-vous me taxer d'une pareille injuſtice? Qui mieux que moi ſut apprécier vos bontés pour mon fils? Je vous l'ai confié, non comme à un Précepteur, mais comme à un ami; ſongez que lorſqu'il perdit ſon pere, vous me promîtes de lui en tenir lieu. Voulez-vous donc laiſſer votre ouvrage imparfait? Il a de l'eſprit, un bon cœur...

L'ABBÉ.

Non, Madame, ne vous abuſez pas: ſon cœur ſe gâte, ſon caractere s'aigrit, rien ne peut le briſer; il eſt orgueilleux, vain, méchant...

Madame DE FIERVAL.

Méchant?

L'ABBÉ.

Oui, Madame; ne traite-t-il pas vos domeſtiques comme des eſclaves? Ne ſe fait-il pas déteſter de tout le monde?

Madame DE FIERVAL.

Vous le jugez trop ſévérement, Monſieur: mon fils eſt jeune; il a de la fierté dans le caractere, il eſt

vrai ; mais cette fierté même vous a fait concevoir l'efpoir flatteur d'en faire un jour un homme.

L'ABBÉ.

Et peut-être aurois-je réuffi, fans vous.

Madame DE FIERVAL.

Sans moi !

L'ABBÉ.

Oui, Madame. Voulez-vous que je vous parle franchement ?

Madame DE FIERVAL.

Vous m'obligerez.

L'ABBÉ.

Eh bien, Madame, c'eft vous qui lui faites perdre tout le fruit de mes leçons ; c'eft vous enfin qui le gâtez, puifqu'il faut vous le dire.

Madame DE FIERVAL.

Moi, Monfieur l'Abbé ! J'avoue que j'ai peut-être trop de foible pour lui, mais que ce foible eft pardonnable ! Songez qu'il eft le feul fruit d'un hymen que le plus tendre amour avoit formé : fongez qu'il me retrace tous les traits chéris d'un époux que la mort m'enleva au bout d'un an de l'union la plus heureufe : comment voulez-vous que j'aie la force de le chagriner ?

L'ABBÉ.

Eloignez-le donc de vous.

Madame DE FIERVAL.

Impoffible, Monfieur l'Abbé, impoffible ; mais je vais un inftant m'armer de fermeté, & lui déclarer que je vous remets toute mon autorité, tous mes droits fur lui. Vous ferez contente de moi ?

L'ABBÉ.

Ce n'eft pas de vous dont je me plains.



SCENE II.

Madame DE FIERVAL, L'ABBÉ, Mademoiselle DUMONT, LA FLEUR.

Madame DE FIERVAL.

LA Fleur?...

LA FLEUR.

Que veut Madame?

Madame DE FIERVAL.

Où est mon fils?

LA FLEUR.

Je n'en sais rien, Madame.

Madame DE FIERVAL *étonnée.*

Comment, vous n'en savez rien?

LA FLEUR.

Non, Madame; après avoir pris ce matin sa leçon de danse, il m'a fait recommencer trois fois sa toilette, trois fois il a changé d'habits; & pour me remercier de mes peines, il m'a gracieusé d'une paire de soufflets, & s'est enfui en riant.

L'ABBÉ.

Vous voyez comme il traite vos domestiques.

Madame DE FIERVAL.

Légéreté, inconséquence... (*à la Fleur.*) Cherchez-le, & me l'amenez.

LA FLEUR.

Et s'il ne veut pas venir?

Madame DE FIERVAL.

Vous lui direz que c'est sa mere qui le demande, allez...

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, BLAISE.

LA FLEUR *à Blaise qui entre.*

OU le trouver ? L'as-tu vu, toi ?

BLAISE.

Qui ?

LA FLEUR.

Monsieur Fanfan.

BLAISE.

Oui, je l'ons vu, & que trop de par tous les diables ; il viant de nous chasser de not' jardin.

LA FLEUR.

Est-ce qu'il y est ?

BLAISE.

Et qui le r'torne d'la bonne maniere.

Madame DE FIERVAL *à la Fleur.*

Allez le chercher.

SCENE IV.

Madame DE FIERVAL, BLAISE, Mademoiselle DUMONT, L'ABBÉ.

BLAISE *taurnant son chapeau dans ses mains.*

MAdame...

Madame DE FIERVAL.

Eh bien ! Blaise, qu'y a-t-il ?

BLAISE.

J'sis vot' Jardinier, n'est-y pas vrai ?

Madame DE FIERVAL.

Oui, Blaise.

BLAISE.

Je vous ons toujours bian sarvi?

Madame DE FIERVAL.

Je n'ai qu'à me louer de toi.

BLAISE.

Vous nous avais toujours ben nourri, ben payé.

Madame DE FIERVAL.

Je le crois.

BLAISE.

Vous nous avais même gracieusé queuque fois, c'qui nous fesait pus de plaisir encore q'vot argent; parce que vous nous deviais l'un, & que vous nous baillais l'aut' *gratis*.

Madame DE FIERVAL.

Eh bien, Blaise?

BLAISE.

Eh ben, Madame, j'allons vous affliger.

Madame DE FIERVAL.

M'affliger?

BLAISE.

Oui, Madame, c'est ben malgré nous, en vérité; car je serons certainement pus fâché q'vous; mais faut qu'ça soit comme ça.

Madame DE FIERVAL.

De quoi s'agit-il donc enfin?

BLAISE.

Vous êtes bonne Maîtresse, j'sommes bon Jardinier; je travaillons comme quatre, vous nous payais ben; vous êtes contente de nous, j'sommes ytou contens d'vous; eh ben, Madame, faut nous quitter.

Madame DE FIERVAL.

Comment! Blaise? Nous quitter?

BLAISE *poussant un grand soupir.*

Oui, Madame, j'v'nons vous demander not' compte... V'là le grand mot lâchais.

Madame DE FIERVAL.

Madame DE FIERVAL.

Ton compte ?

BLAISE.

Je savions ben qu'ça vous fâcheroit, & ça nous fâche encore pus ; mais faut qu'ça soit comme ça encore eune fois ; je l'ons boutais là.

Madame DE FIERVAL.

Comment, mon garçon, tu veux donc t'en aller ?

BLAISE.

Oui, Madame.

Madame DE FIERVAL.

Et pourquoi ?

BLAISE.

J'ons des raisons.

Madame DE FIERVAL.

Peux-tu te plaindre de moi ?

BLAISE.

Non, par ma fi ; faudrait que j'fussions ben difficile ; vous êtes la bonté, la générosité en personne ; vous n'êtes pas fiare vous, ni grondeuse, ni maltraiteuse, mais tout le monde ne vous ressemble pas.

Madame DE FIERVAL.

Est-ce que mes gens te tracassent ?

BLAISE.

Nennin, les Valets ne sont insolens que quand leux maîtres ne valont rien.

Madame DE FIERVAL.

De quoi te plains-tu donc ?

BLAISE.

Puisque je nous sommes expliquais, j'ons la parole pus libre. Acoutais donc ; sans être glorieux, on aime à s'faire honneur de son ouvrage : on n'veut pas passer pour un ignorant, pour un paresseux : on a un jardin, c'est pour en avoir soin, c'est pour qu'on dise comme ça : parguienne v'là un jardin ben propre, un potager ben tenu, des arbres ben soignés ; n'est-y pas vrai, Madame ?

Madame DE FIERVAL.

Est-ce que je te refuse quelque chose ?

BLAISE.

Encore eune fois, j'sommes contens de vous, vous ne nous laiſſais manquer ni d'outils, ni de fumier, ni de plants, ni de graines, ni même de journaliers, quand je vous en d'mandons; ce que j'faiſons s'tapendant que l'pus rarement poſſible; mais j'enrageons de voir que nous pardons tous deux, vous votre argent, & nous nos peines, qui valont mieux encore.

Madame DE FIERVAL.

Comment cela?

BLAISE.

Et v'là ce que j'ſavons, & ce que vous n'ſavais pas.

Madame DE FIERVAL.

Veux-tu me l'apprendre?

BLAISE.

Nous baillais-vous la permiſſion ben complette d'vous parler à cœur déboutonnais.

Madame DE FIERVAL.

Eh! oui, pourvu que tu finiſſes.

BLAISE *pouſſant de gros ſoupirs.*

Eh ben, Monſieur Fanfan...

Madame DE FIERVAL.

Monſieur Fanfan...

BLAISE.

C'eſt z'un guiable.

Madame DE FIERVAL.

Qu'eſt-ce qu'il t'a donc fait?

BLAISE.

Ce qu'il nous fait tous les jours: dix taupes, deux lievres, quatre poules, vingt écoliers feriont moins de ravages dans not'jardin, en un an entier, que Monſieur Fanfan tout ſeul n'en fait en un jour; il culbute les planches, briſe les cloches, caſſe les arbres, arrache les charmilles, ravage le potager, retourne le parterre, j'n'y pouvons pas tenir; & quand la patience nous échappe, car enfin l'on ſe ſent quelques fois, quand je l'y diſons; mais par-

guienne, Monſieur Fanfan, laiſſais-nous faire not' ouvrage; & ſi vous avais tant d'humeur de culbuter, de renverſer, allais faire le guiable dans l'appartement de vot' ch'mere; allais faire enrager vot' Abbais, ou ben Monſieur la Fleur, ou Manzelle Dumont, & laiſſais-nous planter nos choux. Savais-vous comme il nous répond, Madame? par de grands coups de gaule: ça n'eſt pas fort réjouiſſant, n'eſt-y pas vrai?

L'ABBÉ.

Perſonne ne pourra bientôt plus vivre avec lui.

Madame DE FIERVAL.

Petite eſpiéglerie: tu as raiſon, mon pauvre Blaiſe, je n'entends pas que mon fils te tracaſſe, & encore moins qu'il te maltraite, & je vais, devant toi-même, lui défendre l'entrée de ton jardin.

BLAISE.

A la bonne heure; j'l'y donnerons ben volontiers nos plus belles fleurs, j'l'y baillerons même nos meilleurs fruits, mais tatiguoi qu'y n'y boute pas la main: v'là tout ce que je l'y demandons.

Madame DE FIERVAL.

Tu vas être content.

Mademoiſelle DUMONT.

Madame, ſi j'oſois, je vous dirois auſſi.

Madame DE FIERVAL.

Eh bien!

Mademoiſelle DUMONT.

Que Monſieur Fanfan...

Madame DE FIERVAL.

Monſieur Fanfan! Qu'a-t-il fait encore?

Mademoiſelle DUMONT.

Ce matin il a fait envoler votre ſerein, il a tordu le col à ce pauvre Jacquot.

Madame DE FIERVAL.

A mon pauvre perroquet?

Mademoiſelle DUMONT.

Oui, Madame.

L'ABBÉ.

Eh bien, Madame, ceci n'eſt ni légereté, ni eſpiéglerie : c'eſt, je crois, une méchanceté bien marquée.

Mademoiſelle DUMONT.

A qui n'en fait-il pas tous les jours ?

BLAISE.

C'eſt pire qu'un Lucifer.

Mademoiſelle DUMONT.

Tous les matins il culbute votre toilette, renverſe vos poudres, répand vos eſſences, brouille mon ouvrage, me dit des ſottiſes.

Madame DE FIERVAL.

Pourquoi ne pas m'avertir !

Mademoiſelle DUMONT.

Eh ! Madame, il finit toujours par avoir raiſon, & c'eſt moi ſeule qui ſuis grondée.

Madame DE FIERVAL.

Reſtez ici ; vous allez voir ſi je lui donne toujours raiſon : qu'il recommence dix fois ſa toilette, qu'il arrache quelques plantes, qu'il cueille quelques fleurs, qu'il brouille même votre ouvrage, je ne vois rien là de noir ; mais tordre le col à mon perroquet !... Hé bien, la Fleur !

SCENE V.

Madame DE FIERVAL, L'ABBÉ, Mademoiſelle DUMONT, LA FLEUR, BLAISE.

LA FLEUR *ſe frottant les jambes.*

IL va venir, Madame.

Madame DE FIERVAL.

Qu'avez-vous donc ?

LA FLEUR.

J'ai, Madame, que Monſieur Fanfan vient de me caſſer une baguette ſur les jambes.

Madame DE FIERVAL.

C'est donc un démon que cet enfant-là. Vous ne le corrigez donc jamais, Monsieur l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Madame, ce n'est pas en le maltraitant qu'on adoucit un enfant.

Madame DE FIERVAL.

Je suis outrée, Monsieur, je suis d'une colere...

L'ABBÉ.

Modérez-vous, Madame; ne passez pas trop subitement d'un excès de douleur à un excès de sévérité; rien n'est plus dangereux, croyez-moi, que de reprendre les enfans en colere.

Madame DE FIERVAL.

Vous pouvez avoir raison, Monsieur l'Abbé, mais je vais le traiter comme il le mérite.

BLAISE.

Grondais-le ben fort, mais ne le battez pas trop.

Mademoiselle DUMONT.

Le voici.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, FANFAN *superbement habillé, entre en sautant, & va pour embrasser sa mere.*

FANFAN.

Vous me demandez, maman? que vous êtes bonne! que vous êtes belle!

Madame DE FIERVAL.

Retirez-vous, Monsieur, je n'embrasse point un monstre.

FANFAN.

Un monstre! moi, maman! Qu'ai-je donc fait?

Madame DE FIERVAL.

Vous osez me le demander! regardez Blaise, la Fleur, Mademoiselle Dumont.

FANFAN.

Est-ce qu'ils se plaignent de moi?

Madame DE FIERVAL.

Oui, Monsieur, ils s'en plaignent, & avec raison.

FANFAN.

Je vous jure, maman...

Madame DE FIERVAL.

Prenez garde d'ajouter encore le mensonge à vos noirceurs.

FANFAN.

Mais, qu'ai-je donc fait, maman? Que me reproche-t-on?

Madame DE FIERVAL.

Demandez à votre Bonne, à la Fleur, à Blaise.

FANFAN.

C'est donc toi, vilain Blaise, qui veux me faire perdre les bontés & le cœur de maman? De quoi te plains-tu?

BLAISE.

De ce que vous culbutais not' jardin, de ce que vous arrachais tout, de ce que, quand je vous faisons des remontrances honnêtes, vous nous baillais des coups de gaule en réponse à nos raisons.

FANFAN.

Ah! maman, n'est-il pas cruel que je ne puisse jamais vous cueillir un bouquet, sans que ce butord ne vienne me crier: « Monsieur Fanfan, ne touchais » pas à c't'eüillet, c'est zeune margotte. Monsieur » Fanfan, laissais-là ste gironfflais, je la gardons » pour graine; Monsieur Fanfan, ces roses-là gar- » nissent les palissades. » Lassé de ses mauvaises raisons, je veux dorénavant faire éclore moi-même les fleurs que je vous présenterai; je choisis en conséquence un petit carré de terre, je le bêche, Blaise vient me crier: « Ah! Monsieur Fanfan, qu'avais- » vous fait? J'avions semé là de l'oignon. » Je prends

un autre carré, je le retourne, Blaise vient encore me dire qu'il y a piqué de la salade, ou toute autre vilainie. Fais-je donc un si grand mal de travailler à la terre? Ne m'avez-vous pas dit vingt fois, Monsieur l'Abbé, que les hommes les plus respectables sont ceux qui la cultivent. Je ne suis pas encore bien savant dans le jardinage, Blaise me repousse avec tant de brutalité; je puis bien, à la vérité, lui gâter quelque plante, faute de les connoître; mais, maman, j'aurois tant de plaisir à vous présenter une rose que j'aurois fait naître, que j'aurois vu croître & s'épanouir sous ma main, que si Blaise pouvoit lire dans le fond de mon cœur, il m'abandonneroit tout son jardin.

Madame DE FIERVAL.

Vous êtes un brutal, Blaise.

BLAISE.

V'là comme vous nous rendais justice.

Madame DE FIERVAL.

Songez que mon fils ne cherche qu'à s'instruire, & que je trouve fort mauvais qu'on l'en empêche.

BLAISE.

N'ayais pas peur, Madame; drès que vous l'approuvais, il peut mettre tout sans dessus dessous, je ne sonnerons mot.

Madame DE FIERVAL.

Mon fils, je veux bien vous pardonner de ravager son jardin; mais comment vous excuserez-vous d'avoir fait envoler mon serein, d'avoir tourdu le col à ce pauvre Jacquot?

FANFAN.

Vous en eussiez fait autant que moi, maman. J'ai ouvert la cage au serein; mais si vous l'eussiez vu cogner sa pauvre petite tête contre les barreaux, il vous eût fait pitié: hélas, me suis-je dit, peut-être regrette-t-il sa mere; peut-être n'aspire-t-il après sa liberté que pour aller la caresser; & j'ai brisé son esclavage. Monsieur l'Abbé m'a si souvent répété que la sensibilité étoit la premiere des vertus.

Madame DE FIERVAL.

Est-ce en avoir, que de tordre le col à Jacquot? Que vous avoit-il fait?

FANFAN.

Rien, maman, rien; mais Jacquot a pincé jusqu'au sang ma Bonne qui lui présentoit un biscuit; elle a crié, les larmes lui sont venues aux yeux de douleur, & j'ai peut-être trop écouté un mouvement de colere, dont je n'ai pas été le maître; mais j'en suis fâché, & je ne croyois pas que ce fût ma Bonne qui dût m'en faire un crime.

Madame DE FIERVAL.

Vous êtes une ingrate, Mademoiselle.

Mademoiselle DUMONT.

Madame...

Madame DE FIERVAL.

Taisez-vous. (*à Fanfan.*) Mais, mon ami, pourquoi, lorsque la Fleur va te chercher de ma part, lui donnes-tu des coups de baguette sur les jambes?

FANFAN.

J'ai tort, maman: je venois de cueillir deux roses superbes pour vous; elles étoient encore à terre, la Fleur, sans les voir, a marché dessus, les a écrasées, & je me suis oublié. Mais je lui ai fait du mal, je lui en demande pardon.

Madame DE FIERVAL.

C'est à lui à te le demander, mon ami. Je vous ordonne à tous trois de faire vos excuses à mon fils, sinon je vous chasse.

Mademoiselle DUMONT.

Comment, Madame...

Madame DE FIERVAL.

Vous, toute la premiere, Mademoiselle; j'entends qu'on respecte mon fils, qu'on lui obéisse comme à moi, & ceux à qui cela ne convient pas, peuvent sortir sur le champ.

BLAISE.

Ceci change tout; pardon, Monsieur Fanfan, des coups

coups de gaule que vous nous baillais si gentiment ; pardon du ravage que vous faites, & dans not' jardin & dans not' potager : culbutais, renversais, brisais tout, je vous dirons grand marci.

LA FLEUR.

Voulez-vous bien de même me pardonner mes petits mouvemens de vivacité ?

FANFAN.

Maman, quoiqu'ils aient voulu me chagriner, ce sont de bons sujets, ils vous sont attachés, pardonnez-leur.

Madame DE FIERVAL.

C'est à ta priere seule. Voyez jusqu'où mon fils porte la douceur, ingrats que vous êtes : retirez-vous, & songez qu'à la premiere plainte qu'il me fera, je vous renvoie aussi-tôt : sortez.

BLAISE *à la Fleur.*

J'ons fait là une belle corvée.

SCENE VII.

Madame DE FIERVAL, FANFAN, L'ABBÉ.

Madame DE FIERVAL.

TU le vois, mon fils, je ne veux pas que mes domestiques te manquent ; mais j'exige aussi que tu les traites avec bonté : ce sont des hommes comme toi.

FANFAN.

Comme moi, maman ?

L'ABBÉ.

Oui, Monsieur, comme vous : ils n'ont pas de richesses, ils ne doivent pas au hazard une naissance illustre ; mais ils peuvent avoir des talens, des mœurs : apprenez que presque toujours la bure cache plus de vertus que l'or & la soie.

FANFAN.

Oui, Monſieur l'Abbé.

Madame DE FIERVAL.

Tâche de te faire aimer de tout le monde.

FANFAN.

De tout le monde, maman?

Madame DE FIERVAL.

Oui, mon fils.

FANFAN.

Ah! pourvu que maman m'aime, mon cœur eſt content.

Madame DE FIERVAL.

Tu ne vivras pas toujours avec moi: les autres....

FANFAN.

Les autres ſauront que je ſuis votre fils, ils me reſpecteront.

L'ABBÉ.

Le reſpect eſt bien moins doux, Monſieur, bien moins flatteur que la reconnoiſſance & l'amitié.

FANFAN *en ricanant.*

Il parle comme un livre, mon cher Précepteur, n'eſt-il pas vrai, maman?

Madame DE FIERVAL.

Ecoute, mon fils; ſi tu m'aimes, profite de ſes leçons, de ſes ſages conſeils. Tu lui dois plus qu'à moi; je ne t'ai donné que le jour, & lui ſeul t'inſpire des vertus, te donne des talens: je lui remets toute mon autorité, tous mes droits; chéris-le comme un pere.

FANFAN.

Je dois le reſpecter ſans doute; mais pour de l'amour, je ne puis lui en promettre.

Madame DE FIERVAL.

Pourquoi donc, mon fils?

FANFAN *lui baiſant la main.*

C'eſt que je l'ai donné tout à maman.

Madame DE FIERVAL *l'embrassant avec la plus grande tendresse.*

Le charmant enfant !... (*à l'Abbé.*) Condamnez-moi donc, si vous pouvez, de l'adorer.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

FANFAN, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Vous seriez un ingrat, si vous pouviez chagriner une mere qui vous aime aussi tendrement.

FANFAN.

Je suis de votre avis, Monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous n'avez pas pris ce matin votre leçon d'écriture ?

FANFAN.

Non, Monsieur; mon Maître me déplaît : après vous, je ne connois personne d'aussi triste que lui.

L'ABBE.

Il n'est pas heureux : des revers qu'il n'a pas mérité, l'ont forcé de prendre cet état pour lequel il n'étoit pas né.

FANFAN.

Aussi ai-je voulu lui donner tous mes cachets à la fois, il n'en veut jamais prendre qu'un.

L'ABBÉ.

Je le reconnois là; & votre Maître de danse est-il venu ?

FANFAN.

Oui : oh ! pour celui-là, je l'aime à la folie : il est toujours gai, il me fait des contes : imaginez-vous, Monsieur l'Abbé, qu'il contrefait tout le monde à s'y méprendre, Mademoiselle Dumont, Blaise, vous-même : c'est votre air grave & sérieux, votre

marche lourde, votre ton froid ; c'est à mourir de rire, aussi ses leçons me paroissent-elles toujours courtes.

L'ABBÉ.

Ainsi vous préférez des leçons futiles, à des connoissances nécessaires.

FANFAN.

Je veux qu'on m'amuse.

L'ABBÉ.

Voulez-vous me rendre compte au moins de votre lecture de ce matin?

FANFAN.

Je n'ai pas lu, Monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous n'avez pas lu!

FANFAN.

Non, Monsieur.

L'ABBÉ.

Et pourquoi, Monsieur?

FANFAN.

Parce que le livre que vous m'avez donné m'ennuie, & que je n'y comprends rien.

L'ABBÉ.

Dites plutôt, parce que vous n'y voulez rien comprendre : j'avoue que les principes de toutes les connoissances sont ingrats ; mais ce sont des ronces qui couvrent des fleurs. Ce livre en vous éclairant sur l'origine & la marche de l'histoire, vous dévoilera les élémens de toutes les sciences, & les principes de la morale & de la sagesse... Vous riez?

FANFAN.

Sans doute : voulez-vous bien me dire à quoi menent la science & la sagesse?

L'ABBÉ.

A tout, Monsieur, à tout.

FANFAN.

A rien, Monsieur l'Abbé, à rien.

SCENE IX.

Madame DE FIERVAL, FANFAN, L'ABBÉ, PERRETTE, COLAS.

Madame DE FIERVAL.

REjouis-toi, mon fils, réjouis-toi: je t'amene bonne compagnie, & tes bons amis.

FANFAN.

Qui donc, maman?

Madame DE FIERVAL.

Ta nourrice & ton frere de lait.

PERRETTE *courant embrasser Fanfan.*

Eh! bonjour, not' fieu, comme donc t'es biau: v'là ton ami, Colas, ton frere; est-ce que tu ne le reconnois pas?

FANFAN.

Non.

COLAS *ayant sous son bras une galette enveloppée dans son mouchoir.*

Je te remettons ben, nous: t'es mon frere, Fanfan, que j'aimons tant: j't'apportons ste galette que ma mere a fait hier tout exprès pour toi, & à laquelle j'nons pas voulu toucher: tiens, mon frere Fanfan, tiens: me reconnois-tu maintenant?

FANFAN.

Oui.

PERRETTE.

Embrassais-vous donc tous les deux: il y a si long-temps qu'vous n'vous êtes vus.

FANFAN *se recule de Colas qui veut l'embrasser, & lui offre sa bourse.*

Tenez, Colas.

COLAS.

Ce n'est pas ta bourse que j'te demandons, je n'en voulons pas.

FANFAN.

Il faut bien que je paie votre galette.

COLAS.

Eſt-ce que j'l'ons fait pour ton argent , donc? J'l'aurions plutôt mangé dix fois.

Madame DE FIERVAL.

Prends, Colas, prends; ce ſera pour ton pere, pour le ſoulager.

COLAS *prend la bourſe & la donne à ſa mere.*

A la bonne heure, Madame de Fierval. T'nais, ma mere.

PERRETTE *regardant Fanfan avec extaſe.*

Comme il eſt brave ! J'n'en revenons pas.

Madame DE FIERVAL.

Eh bien, Fanfan, il faut faire déjeûner ta nourrice & ton frere de lait : vas donc leur chercher quelque choſe.

FANFAN *avec dédain.*

Eſt-ce que la Fleur n'eſt pas là ?

PERRETTE.

Mon, mon fieu, il eſt allais débrider not' bourique pour mener boire.

Madame DE FIERVAL.

Vas donc mon fils, vas donc.

FANFAN.

Cela vous fera plaiſir, maman ?

Madame DE FIERVAL.

Beaucoup.

FANFAN.

J'y cours; qu'eſt-ce que j'apporterai à ces Payſans ?

Madame DE FIERVAL.

Tout ce que tu trouveras de meilleur.

COLAS *courant après Fanfan.*

Attends, attends; j'allons t'aider, j'en apporterons davantage.

SCENE X.

Madame DE FIERVAL, L'ABBÉ, PERRETTE.

Madame DE FIERVAL.

EH bien, la nourrice, comment vont les petites affaires ?

PERRETTE.

Bian, Madame de Fierval, bian.

Madame DE FIERVAL.

Comment se porte Gros-Pierre ?

PERRETTE.

A merveilles, Madame de Fierval, tout prêt à vous servir.

Madame DE FIERVAL.

Êtes-vous contente dans votre ménage ?

PERRETTE.

Comme une Reine, Madame de Fierval; Manon, c'est not' vache, sauf vot' respect, elle nous a fait un viau superbe, & vous voyais, ma foi, la plus malade de la maison.

Madame DE FIERVAL.

Tant mieux ; & la récolte ?

PERRETTE.

C'est z'une bénédiction, guieu merci ; j'avons récolté cinq pieces d'un p'tit vin claret, qui grate un brin, mais qu'est excellent. Si vous v'nais cheux nous, j'vous en ferons goutais ; par ma figue vous en s'rais contente.

Madame DE FIERVAL.

Et votre homme, travaille-t-il bien ?

PERRETTE.

Comme quatre, Madame de Fierval, ça fait plaisir à voir. Il boit queuquefois le p'tit coup, mais c'pauvre cher homme, c'est ben juste; & pis

c'eſt qui n'ſe griſe que l'Dimanche, & foi d'femme d'honneur, il n'a pas le vin, ni traître, ni méchant ; tout au contraire, voyais-vous.

Madame DE FIERVAL.

Et Colas, en êtes-vous contente ?

PERRETTE.

Je n'cherchons à dépriſer perſonne, guieu m'en garde ; mais c'eſt ben le plus gentil garçon de cheux nous, voire même des environs ; ça lit déjà tout courant dans les pus gros livres ; ça chante les Dimanches & Fêtes au lutrin, preſqu'auſſi fort que ſon pere ; ça vous a des petites raiſons dont not' Magiſter reſte tout ébaubi, & pis ça vous aime ſon pere & ſa mere, faut voir ; c'eſt un enfant, Madame de Fierval, qui vaut ſon peſant d'argent.

Madame DE FIERVAL.

J'en ſuis enchantée ; qu'il continue toujours d'être bon garçon, & j'aurai ſoin de lui.

PERRETTE.

J'y comptons bian, Madame de Fierval, & c'n'eſt pas à cauſe que c'eſt not' fieu ; mais y vous fera honneur.

Madame DE FIERVAL.

Je n'en doute pas ; mais le voici, il a l'air bien triſte.

SCENE XI.

Madame DE FIERVAL, L'ABBÉ, PERRETTE, COLAS *rentrant tout rouge, le cœur tout gros ; il pouſſe de temps en temps de gros ſoupirs, & s'eſſuie les yeux avec ſes poings.*

PERRETTE.

QU'as-tu donc, not' fieu ?

COLAS *triſtement.*

Rian, ma mere.

PERRETTE.

PERRETTE.

Eſt-ce que tu s'rais tumbais ?

COLAS.

Non, ma mere.

Madame DE FIERVAL.

Qu'eſt-ce donc qu'on t'a fait, Colas ?

COLAS *tirant Perrette par le cotillon.*

Rian, Madame de Fierval. Allons-nous-en, ma mere.

Madame DE FIERVAL.

Où donc eſt Fanfan ?

COLAS.

Dans le jardin, Madame de Fierval. Allons-nous-en, ma mere.

Madame DE FIERVAL.

Il vous cueille apparemment quelques fruits ?

COLAS.

Je ne croyons point. Allons-nous-en donc.

PERRETTE.

Qu'eſt-ce donc que tu nous veux ?

COLAS.

Allons-nous-en.

Madame DE FIERVAL.

Mais, tu pleures, Colas ?

COLAS.

Oh ! que non, Madame de Fierval. (*à Perrette.*) R'tournons cheux nous...

Madame DE FIERVAL.

Mais, pourquoi donc veux-tu t'en aller ſi vîte ?

COLAS.

J'ons des raiſons.

L'ABBÉ.

Je les devine, moi, ces raiſons : n'eſt-il pas vrai que Monſieur Fanfan t'a battu ?

Madame DE FIERVAL.

Seroit-il poſſible ?

COLAS.

Certainement, très-poſſible.

Madame DE FIERVAL.

Et t'a-t-il fait beaucoup de mal, mon pauvre Colas ?

COLAS.

C'n'est pas l'mal qu'il m'a fait : parguenne, si j'avions voulu, j'ly aurions donné des coups ben pus forts. Ce qui nous fâche le pus, ce que je ne l'y pardonnons pas, c'est ce qui nous a dit.

Madame DE FIERVAL.

Et qu'est-ce qu'il t'a donc dit ?

COLAS.

Que j'n'étions qu'un Paysan, un pétit manan; que j'n'étions pas son frere ?...

PERRETTE.

Qu'tu n'étais pas son frere ? queu dénaturé ! t'as raison, Colas, t'as raison : r'tornons au Village, on n'y méprise pas le pauvre monde. Vot' sarvante, Madame Fierval : Monsieur Fanfan est votre fils; mais j'vous prévenons que je n'le regardons pas comme le nôtre, puisqu'il peut battre son frere de lait : viens-t-en, mon pauvre fieu, viens-t-en : où n'y a pus d'égalité, n'y a pus d'amiquié.

Madame DE FIERVAL.

Un instant, Perrette, un instant.

PERRETTE.

Non, Madame, j'nons pas besoin de vous, & je n'restons pas ou l'on nous humilie. Vraiment, vraiment, Gros-Piarre n'aurait qu'à savoir ça : tuais-vous donc, accourais donc ben vîte, pour voir ce biau Monsieur Fanfan, apportais-l'y donc des galettes? Je n'sommes que des Paysans; mais j'ons eune ame, un naturel, du sentiment, & l'y, n'en a pas pus que d'sur not' main: Guieu ne l'bénira pas; j'vous en prévenons, Madame de Fierval, n'y a jamais d'honneur pour les gens fiars.

Madame DE FIERVAL.

Vous avez raison, la nourrice; mais peut-être aussi que Colas...

COLAS.

Ah ! mon Guieu, j'ons voulu l'embrasser, v'là tout ; y m'a repoussais, & sur ce que j'y avons dit qu'on ne repoussait pas comme ça son frere, y m'a baillé un soufflet, mais ben fort...

PERRETTE.

Le vilain.

L'ABBÉ.

Vous le voyez, Madame, pouvez-vous l'excuser? Pouvez-vous faire l'éloge de son cœur, quand il ose injurier son frere de lait, le fils de sa nourrice ? Quand il le maltraite même ?

Madame DE FIERVAL.

Je ne l'excuse pas ; son insensibilité, son ingratitude m'affligent & m'irritent ; mais, dites-moi, que dois-je faire ?

L'ABBÉ.

Je n'ai qu'un moyen à vous proposer ; & s'il ne réussit pas, je désespere de votre fils.

Madame DE FIERVAL.

Quel est-il ?

L'ABBÉ.

Il est violent, mais j'ose le croire nécessaire.

Madame DE FIERVAL.

Qu'est-ce enfin ?

L'ABBÉ.

Un instant... (*bas à Perrette.*) La nourrice...

PERRETTE.

Monsieur l'Abbais.

L'ABBÉ.

Sans faire semblant de rien, renvoyez pour un instant votre fils.

PERRETTE.

Et pourquoi renvoyer mon fieu ?

L'ABBÉ.

Il ne faut pas qu'il sache ce que je vais vous dire.

PERRETTE.

Je vous entendons... Colas ?

COLAS.

Ma mere.

PERRETTE.

Va-t'en dans l'écurie, mon garçon, voir si Margot a ben bu.

COLAS *vivement.*

J'ly remettrons tout de suite son bast, pas vrai, ma mere?

PERRETTE.

Non, mon garçon, non; j'irons toute à s'theure l'y remettre nous-même.

COLAS.

Et pis je partirons?

PERRETTE.

Oui, mon garçon, oui.

COLAS.

Oh! j'sommes ben sûr qu'alle ne demandera pas mieux; & qu'alle a déjà bu & mangé tout son saoul.

SCENE XII.

Madame DE FIERVAL, L'ABBÉ, PERRETTE.

Madame DE FIERVAL.

Nous voilà seuls, Monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous paroissez inquiete.

Madame DE FIERVAL.

Ah! vous n'ignorez pas combien j'aime mon fils.

PERRETTE.

C'est ben naturel, j'l'aimons itou, maugré son mauvais cœur.

Madame DE FIERVAL.

Si le moyen que vous allez me proposer...

L'ABBÉ.

Rassurez-vous, Madame, rassurez-vous, c'est son cœur seul que je veux mettre à l'épreuve, & cette épreuve va peut-être le changer pour jamais.

Madame DE FIERVAL.

Je suis prête à tout.

L'ABBÉ.

Madame, les revers seuls & l'adversité peuvent rendre l'homme doux & humain ; il faut avoir senti la peine pour compatir à celle des autres.

PERRETTE.

C'est ben vrai ça, Monsieur l'Abbais ; comme vous lisez là-dedans.

L'ABBÉ.

Votre fils n'a jamais éprouvé de contradiction. On peut mettre son petit cœur à une rude épreuve.

Madame DE FIERVAL.

Comment cela ?

L'ABBÉ.

Feignez que Fanfan soit le fils de Perrette, qu'elle l'a supposé à la place de Colas, qui étoit véritablement votre fils ; poussez même l'épreuve jusqu'à l'envoyer quelque temps chez elle, pour rompre son caractere ; c'est sous le chaume qu'il connoitra la dignité de l'homme ; c'est sous le chaume qu'il apprendra à respecter l'humanité.

PERRETTE.

Nennin, nennin, Monsieur l'Abbais, votre épreuve peut être fort bonne ; mais je n'nous y prêterons jamais.

L'ABBÉ.

Eh ! pourquoi ?

PERRETTE.

Je ne sommes pas riches, Monsieur l'Abbais, mais j'ons toujours été honnêtes, & je n'voulons pas qu'on croie que j'ayons pu être assez dénaturée pour renier un instant notre sang : si j'nous prêtions à eune pareille manigance, notre heume nous tordroit le col, & il auroit raison dà.

L'ABBÉ.

Mais, ſongez donc, la nourrice, que ce n'eſt qu'une ſuppoſition.

PERRETTE.

Suppoſition tant que vous voudrais; le ſoupçon même d'eune pareille vilainie, ſeroit eune tâche dont jamais je ne nous laverions; eſt-ce qu'il eſt donc poſſible de renier ſon ſang?

Madame DE FIERVAL.

Ecoutez-moi, Perrette: j'aime bien autant Fanfan, que vous pouvez aimer Colas.

PERRETTE.

Ça ſe peut ben, Madame de Fierval.

Madame DE FIERVAL.

Croyez-vous que je voudrois abandonner mon fils? croyez-vous que je voudrois vous déshonorer?

PERRETTE.

Acoutais donc, Madame de Fierval; vous autres grandes dames, vous avez tant d'honneux, que vous ne prenais pas garde à toutes ces petites menuſ-ries-là; mais nous autres Payſannes, j'nous rian à parde; & je ne ſavons pas ce que c'eſt que d'badiner avec...

Madame DE FIERVAL.

Songez donc, Perrette, que loin de vous mépriſer, tout le monde vous ſaura gré de vous être prêtée à corriger mon fils, que perſonne n'ignorera que c'eſt par complaiſance que vous avez conſenti à cette ſupercherie?

PERRETTE *plurant*.

Et not' fieu, & notre pauvre petit Colas, qui n'en eſt pas inſtruit de cette ſupercherie?

Madame DE FIERVAL.

Il reſtera près de moi, je le traiterai comme mon fils, pouvez-vous en être inquiete?

PERRETTE.

J'nous doutons ben qu'y n'ſra pas mal l'y; mais nous, je ne le verrons pus.

L'ABBÉ.

Songez, la nourrice, que c'eſt l'affaire de huit jours au plus.

PERRETTE.

Et ſi pendant ces huit jours-là, vos biaux appartemens, vos biaux habits, vos dîners, vos ſoupers qui n'finiſſont pas, alliont l'y gâter la vue & le cœur; & qu'il revînt cheux nous en regrettant ce qu'il auroit trouvé cheux vous; ſi vous alliais nous en faire un Fanfan? je ſerions ben avançais, pas vrai.

L'ABBÉ.

Ne craignez rien, la nourrice, Colas m'a l'air d'un brave garçon, & je vous promets de lui faire voir le monde de maniere qu'il ſera trop content de retourner à ſon village, & de revenir Colas.

PERRETTE.

Vous me le promettais bian?

Madame DE FIERVAL.

C'eſt moi qui vous en réponds.

PERRETTE.

Eh ben! pour vous obliger, Madame, j'voulons ben nous prêter à vot p'tite ſupercherie; pourvu ſtapendant que ça ne dure pas long-temps; parce que, voyais-vous, j'allons à la bonne franquette, & je n'aimons pas toutes ces manigances où faut mentir & rougir: nous autres Payſannes, j'ſommes encore ſi ſottes.

Madame DE FIERVAL *appellant.*

Mademoiſelle Dumont?



SCENE XIII.

LES MÊMES, Mademoiselle DUMONT.

Mademoiselle DUMONT.

Que voulez-vous, Madame?

Madame DE FIERVAL.

Amenez-moi sur le champ Fanfan & Colas.

Mademoiselle DUMONT.

Oui, Madame.

Madame DE FIERVAL.

Qu'ils viennent tous deux.

SCENE XIV.

Madame DE FIERVAL, L'ABBÉ, PERRETTE.

L'ABBÉ.

C'Est à vous maintenant, Madame, à me promettre que vous aurez assez de force & de fermeté pour pousser à sa fin l'épreuve à laquelle nous allons mettre Monsieur votre fils.

Madame DE FIERVAL.

Comptez sur moi.

L'ABBÉ.

Je crains bien le pouvoir de ses larmes.

Madame DE FIERVAL.

Si je l'afflige, c'est pour son bien.

L'ABBÉ.

Sans doute; mais aurez-vous la force de résister à sa douleur?

Madame DE FIERVAL.

Madame DE FIERVAL.

Ecoutez-moi : vous connoiſſez toute ma foibleſſe pour lui, toute ma ſenſibilité ; ſi vous vous appercevez que je fléchiſſe, faites-moi ſigne, je me retirerai ſur le champ.

L'ABBÉ.

Soit : le voici, armez-vous de courage.

Madame DE FIERVAL.

Vous ſerez content.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, FANFAN, COLAS.

FANFAN.

MA Bonne m'a dit que vous me demandiez, maman ?

Madame DE FIERVAL.

Ne vous avois-je pas dit d'apporter à déjeûner à Perrette & à votre frere ?

FANFAN.

Oui, maman, je croyois qu'ils alloient venir à l'office.

Madame DE FIERVAL.

Ah ! Fanfan...

FANFAN.

Qu'avez-vous donc, ma chere maman ?

Madame DE FIERVAL.

Ne me donnez plus un nom ſi doux.

FANFAN.

Que voulez-vous dire ?

Madame DE FIERVAL.

Mon ami, je viens d'apprendre une nouvelle qui va vous percer le cœur ; vous n'êtes pas mon fils.

FANFAN *étonné.*

Je ne ſuis pas votre fils ?



L'ABBÉ.

Non, Monsieur; apprenez un malheur où le juste destin vous plonge.

Madame DE FIERVAL.

Perrette & son mari ont tous deux trompé ma tendresse.

FANFAN *consterné.*

Je ne suis pas votre fils !

L'ABBÉ.

Soit amour pour Colas, soit l'espoir de s'enrichir un jour des biens usurpés par vous, ils ont eu la foiblesse de vous substituer au fils légitime de Madame; ils vous ont fait changer de nom & d'habit.

Madame DE FIERVAL.

Perrette vient de m'avouer sa faute. Colas est mon fils, & vous êtes le fils de Perrette.

FANFAN.

Vous n'êtes pas ma mere?

Madame DE FIERVAL.

Non, Fanfan; mais prenez courage; j'aurai soin de vous, je ne vous oublierai pas; viens Colas, viens mon véritable fils, occuper chez moi la place qui t'est due.

COLAS *serrant Perrette dans ses bras.*

Ben obligé, Madame de Fierval, Monsieur Fanfan jusqu'à présent a été vot' fieu, gardais-le; j'aimons ben mieux retourner chez nous; v'là ma mere.

PERRETTE.

Non, mon enfant; c'est ly qu'est notre fieu.

COLAS.

Il est ton fieu; mais t'aimera-t-il jamais autant que nous?

Madame DE FIERVAL.

Vous êtes un ingrat, mon fils; quand je vous ouvre les bras, vous me préférez une simple Paysanne.

COLAS.

Excusais, Madame de Fierval, j'vous honorons, j'vous respectons de tout not' cœur; mais j'n'saurons jamais vous aimer: c'est Perrette qui nous a nourri,

élevé; je n'vous f'rons pas d'honneur, laiſſais-nous retourner à not' village, Fanfan eſt bian pus biau, bian pus genti que nous, gardez-le.

Madame DE FIERVAL.

Suivez-moi, je vous l'ordonne, je le veux.

L'ABBÉ *bas à Colas.*

Songez que Madame eſt votre mere.

COLAS *plus amérement:*

Ah! bon Dieu, bon Dieu, que je ſommes malheureux!

SCENE XVI.

FANFAN, L'ABBÉ, PERRETTE.

PERRETTE.

EH ben, Colas, qu'eſt qu'ta donc? T'es donc ben faché d'être not' fieu.

FANFAN.

Non, ma mere.

PERRETTE.

Dame, mon garçon, tu n'feras pas ſi brave, tu n'auras pas de ſi biaux habits; mais ſi t'es bon, ſi tu travailles bian, je t'aimerons tout autant que Madame de Fierval.

FANFAN.

Elle n'eſt plus ma mere!

PERRETTE.

Eſt-ce que je ne la valons pas ben? Je n'avons pas de biaux appartemens, de domeſtiques pour nous ſarvir; mais je travaillons, je n'ons que du pain, je l'mangeons gaiement, & je l'partageons encore queuquefois avec ceux qui n'en avont pas; & c'eſt nos pus biaux jours. Comme Gros-Piarre va être joyeux de te revoir, avec quelle impatience y nous attend: c'pauvre cher homme, comme y va te baiſer: j'allons

ben vîte bâter Margot, & je partirons ſur le champ; pas vrai, not' fieu ?

FANFAN.

Oui, ma mere.

PERRETTE.

Fais tes adieux à Monſienr l'Abbais, à toute la maiſon; remercie-les ben de toutes leux bontés, entends-tu? J'allons bentôt être prête.

(*Elle ſort.*)

SCENE XVII.

FANFAN, L'ABBÉ.

L'ABBE.

Votre orgueil murmure d'un ſi grand changement.

FANFAN.

J'ai mérité que vous doutiez de mon cœur.

L'ABBÉ.

Vous voyez qu'au ſein du bonheur, les retours du ſort ſont à craindre.

FANFAN.

Suis-je aſſez malheureux!

L'ABBÉ.

Le Ciel eſt juſte, il vous punit comme vous le méritez. Vous traitiez avec dureté ceux que la miſere obligeoit de vous ſervir, apprenez, apprenez maintenant à les plaindre.

FANFAN.

Ils ſont auprès de Madame de Fierval, ils ſont plus heureux que moi.

L'ABBÉ.

Vous mépriſiez votre mere, vous maltraitiez votre frere; s'il alloit à ſon tour...

FANFAN *pleurant.*

Ah! Monſieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous pleurez de n'être que le fils de Perrette & de Gros-Pierre.

FANFAN.

Non, Monſieur l'Abbé, non ; c'eſt mon pere, c'eſt ma mere, je les reſpecterai, je les chérirai; mais quitter Madame de Fierval, n'être plus ſon fils, voilà ce qui me déſeſpere.

L'ABBÉ.

Conſolez-vous, mon enfant, Madame de Fierval eſt bonne.

FANFAN.

Ah oui ! bien bonne.

L'ABBÉ.

Elle avoit de l'amitié pour vous, ſans doute elle vous conſervera ſes bontés.

FANFAN.

Pourvu qu'elle daigne encore ſonger quelquefois à moi.

L'ABBÉ.

Je vous promets de lui parler ſouvent de vous.

FANFAN.

Dites-lui bien, Monſieur l'Abbé, que ma plus grande peine fut de la quitter, que je ne l'oublierai jamais.

L'ABBÉ.

Oui, mon ami.

FANFAN.

Daignerez-vous me pardonnez d'avoir auſſi mal profité de vos leçons ?

L'ABBÉ.

Vous voyez aujourd'hui, mon enfant, à quoi tiennent les dons du hazerd : il y a une heure vous étiez riche, votre naiſſance ſembloit illuſtre ; vous voilà pauvre à préſent, vous voilà fils d'un ſimple Payſan ; tâchez au moins de ſoulager ſes peines, d'adoucir ſa miſere : vous êtes orgueilleux, méchant ; ſoyez doux, ſoyez bon, & le Ciel ne vous

abandonnera pas : adieu mon enfant. Voilà la Fleur & Mademoiselle Dumont qui vous apportent vos habits.

FANFAN.

Adieu, Monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ *en sortant.*

Adieu, mon enfant.

SCENE VVIII.

FANFAN, LA FLEUR, Mademoiselle DUMONT.

Mademoiselle DUMONT *avec ironie.*

Honneur à Monsieur Colas.

LA FLEUR *avec ironie.*

Serviteur à Monsieur Colas.

Mademoiselle DUMONT.

Monsieur Colas veut-il bien permettre que je lui fasse sa nouvelle toilette?

LA FLEUR.

Monsieur Colas veut-il bien m'accorder l'honneur d'être encore aujourd'hui son valet-de-chambre ?

(*La Fleur & Mademoiselle Dumont lui ôtent son habit, & lui mettent celui de Colas. Fanfan se laisse faire en pleurant.*)

Mademoiselle DUMONT.

Cet habit lui sied à ravir.

LA FLEUR.

Et ce chapeau ?

Mademoiselle DUMONT.

Ah ! dame, vous ne serez plus si fier, vous ne me traiterez plus de servante, moi qui vous ai élevé.

LA FLEUR.

Vous ne me donnerez plus de coups de baguette sur les jambes ; je ne serai plus un drole, un impertinent.

Mademoiselle DUMONT.

Je ne ferai plus grondée pour les beaux yeux de Monfieur.

LA FLEUR.

Comme nous allons être tous heureux & contens !

Mademoiselle DUMONT.

Vous pleurez ?

FANFAN.

Comme vous me traitez ?

LA FLEUR.

Comme vous le méritez.

Mademoiselle DUMONT.

Ça vous apprendra le proverbe, comme y t'a fait, fais-ly.

LA FLEUR.

Nous prenons notre revanche.

FANFAN.

Vous avez raifon, j'ai été méchant; mais je vous en demande pardon.

Mademoiselle DUMONT.

Ce pauvre enfant !

LA FLEUR.

Dans le fond, il n'avoit pas le cœur mauvais.

FANFAN.

Oubliez le mal que je vous ai fait, que je m'en aille fans être haï.

Mademoifelle DUMONT *attendrie.*

Quel dommage, la Fleur.

LA FLEUR.

C'eft un meurtre.

Mademoifelle DUMONT.

Il faudra qu'il travaille à la terre.

LA FLEUR.

Qu'il mange du gros vilain pain noir.

FANFAN.

Ce n'eft pas cela qui me chagrine le plus.

Mademoifelle DUMONT.

Cette Perrette avoit bien à faire de nous amener ce petit Payfan ?

LA FLEUR.

N'étoit-il pas bien néceſſaire de venir au bout de quatorze ans nous révéler ce ſecret?

Mademoiſelle DUMONT.

Qui n'eſt peut-être qu'une nouvelle impoſture.

LA FLEUR.

Je le parierois.

FANFAN.

N'inſultez pas ma mere ; elle eſt pauvre, mais elle eſt honnête.

SCENE XIX.

FANFAN, Mademoiſelle DUMONT, LA FLEUR, BLAISE *un panier ſous le bras, une bêche & un rateau à la main.*

BLAISE *à Mademoiſelle Dumont.*

C'Eſt-y donc ben vrai c'qu'on diſit comme ça dans la maiſon, que Monſieur Fanfan n'eſt pas le fils de Madame de Fierval, & qu'il n'eſt pus que Colas ?

Mademoiſelle DUMONT.

Ça n'eſt que trop vrai ; vois, ce pauvre enfant, il nous fait pitié ; & quoiqu'il nous ait bien fait de la peine, nous le plaignons, & nous le regretons de tout notre cœur.

BLAISE.

T'nais, Mamzelle Dumont, c'eſt ni pus ni moins qu'cheux nous ; y nous a ben fait enrager, c'matin encore y nous a fait gronder, vous le ſavez ; j'li en voulions d'une belle force, eh ben ! j'nons pas puſtôt appris ſon malheur, que j'nons pus trouvais de rancune dans not'cœur, & je v'nons tout exprès pour faire ma paix avec l'y, avant qu'y s'en aille.

FANFAN.

Mon cher Blaiſe.

BLAISE.

BLAISE.

T'nais, t'nais, v'là un petit panier que j'vous avons d'abord fait de tout ce que j'avions de pus biau, & d'pus meure à not' espalier. Et puis v'là une belle petite paire de sabiaux qui vous chaufferont comme eun Prince; dam' faudra pas les mettre tous les jours, faudra les garder pour les Dimanches; & pis v'là encore tous les outils du jardinage proportionnés à vot' force : j'vous les donnons tous à celle fin que vous vous souveniais de nous, & qu' vous disiais : c'est mon ami Blaise qui m'a baillais ces biaux sabiaux, c'est itou mon ami Blaise qui m'a baillais encore ces outils.

FANFAN.

Que je suis sensible à ton amitié, à tes présens, mon cher Blaise?

BLAISE.

Ils ne sont pas pus biaux, parce que je n'sommes pas pus riches; mais j'vous les baillons de bon cœur.

FANFAN.

Combien je me repens de t'avoir fait enrager.

BLAISE.

Vous êtes malheureux, je ne nous en souvenons pus; j'irons vous voir tous les Dimanches, je vous porterons toujours queuque chose: de la farmeté sur-tout, du courage : vous allais avoir de la peine d'abord, vous n'êtes pas accoutumais au mal; mais on s'y fait. Faut ben aimer vot' mere, ben aider vot' pere, être bon à tout le monde; tout le monde vous aimera, c'est zeune satisfaction. Vous n'aurais pas de plaisirs comme ici; l'biau monde a les siens, j'avons les nôtres, & j'en avons un qu'ils ne connoissont pas, & qui vaut mieux que tous leux bals, leux festins, leux comédies, c'est le repos; n'y a qu'ceux qui travaillont qui sachiont le goûtais: allais, Monsieur Colas, quand on a ça bon, on est toujours heureux.

FANFAN.

Mes amis, m'aimerez-vous encore quand je ferai parti ?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Toujours.

FANFAN.

Eh bien, promettez-moi.

BLAISE.

Quoi ?

FANFAN.

De me rappeller quelquefois au souvenir de Madame de Fierval.

BLAISE.

Je vous l'promettons.

Mademoiselle DUMONT.

Il me fait trop de peine : adieu, Monsieur Colas.

FANFAN.

Vous ne m'embrassez pas, Mademoiselle Dumont ?

Mademoiselle DUMONT.

Oh ! si ; de tout mon cœur.

LA FLEUR.

Permettez-vous ?

BLAISE.

Et moi itou ?

FANFAN.

Adieu, mes amis.

SCENE XX.

FANFAN *seul.*

VOilà donc l'habit que je vais porter ; je suis Colas, fils de Perrette & de Gros-Pierre ; je puis m'en consoler : mais quitter Madame de Fierval, n'être plus son fils, perdre tous mes droits sur son cœur ?... J'en mourrai.

SCENE XXI.

FANFAN, COLAS *arrive paré grotesquement des habits de Fanfan, ayant un chapeau à plumet sur ses cheveux plats.*

COLAS.

Bonjour, mon frere.

FANFAN.

Bonjour Monsieur Fanfan.

COLAS.

Tu nous en veux, mais t'as tort : si j'te faisois de la peine c'est ben maugré nous, & je venons t'en demander pardon.

FANFAN.

Ce n'est pas votre faute.

COLAS.

Est-ce que tu ne veux pas m'aimer du tout ?

FANFAN.

Pourquoi, Monsieur ?

COLAS.

Quand j'te disons, tu, mon frere, tu me réponds, vous, Monsieur.

FANFAN.

Eh bien, puisque vous le voulez, je vous tutoierai.

COLAS.

Et tu m'aimeras ?

FANFAN.

Oui.

COLAS.

Ni pus ni moins que ton frere ?

FANFAN.

Oui.

COLAS.

J'allons ben voir si t'es de bonne foi : tiens, vois-tu tous ces brimborions qu'j'ons trouvé dans tes

poches j'avons demandais à Mamzelle Dumont c'que c'étoit; elle m'a répondu que c'étoit des bijoux d'or: j'y avons demandais si ça valoit ben de l'argent; alle m'a dit qu'ça valloit pus d'écus que je ne pesions d'livres. J'avons été tout de suite demandais à Madame de Fierval si alle voulait m'les donnais tous, si j'en pouvions faire tout ce que je voudrions; alle m'a dit que j'étions tout-à-fait l'maître d'en disposer... Voire même de les donner... Oui, mon fils; & je venons ben vîte te les apporter. Les v'là, prends-les.

FANFAN.

Bien obligé, garde-les.

COLAS.

Tu refuses ton frere?

FANFAN.

Que voulez-vous que j'en fasse? Il vous conviennent mieux qu'à moi.

COLAS.

C'est n'est pas pour toi non plus que je te les donne.

FANFAN.

Pour qui donc?

COLAS.

Pour ta pauvre mere Perrette, pour ton pere Gros-Pierre: il a ben de la peine, ben du mal toute la journée: & pis y a ces Messieux les Collecteux qui v'nont de temps en temps l'y demander de l'argent; ça le fâche, ça l'y donne de l'humeur, & pis y crie, y gronde ma mere; la premiere fois que tu verras venir ces Messieux, tu leux donneras tous ces brimborions, à condition qu'ils laisseront mon pauvre pere tranquille tout le reste de sa vie.

FANFAN.

Donne.

COLAS.

Faut que tu m'promettes encore une chose.

FANFAN.

Qu'est-ce que c'est?

COLAS.

C'eſt d'ben aimer ton pere & ta mere.

FANFAN.

Oui, je les aimerai.

COLAS.

De leux ben dire que jamais je ne les oublierons; & pis quand tu feras grand & moi auſſi, tu viendras avec moi; nous vivrons enſemble, & tout ce que j'aurons, j'le partagerons comme deux freres : le veux-tu?

FANFAN.

Oui, mon frere.

COLAS *ſautant au col de Fanfan.*

Ah! comme tu m'fais content. J'voyons ben que tu n'as pas de rancune contre nous.

SCENE XXII.

Madame DE FIERVAL, FANFAN, L'ABBÉ, PERRETTE, COLAS.

Madame DE FIERVAL.

BIen, mes enfans, bien; j'aime à vous voir bons amis; ſoyez-le toujours.

COLAS.

Oh! je vous en réponds.

Madame DE FIERVAL *à Fanfan.*

Tout eſt prêt pour ton départ, Colas; j'aurois voulu pouvoir te garder encore quelques jours; mais Perrette craint d'inquiéter ſon mari qui l'attend ce ſoir, & elle veut abſolument repartir ſur le champ; ſois bon garçon, reſpecte ton pere & ta mere, aide-les dans leurs peines; ſouviens-toi de moi, & ſois ſûr que je ne t'oublierai jamais.

FANFAN *ſe jette aux genoux de ſa mere en pleurant.*

Maman... Madame, accordez-moi une grace.

Madame DE FIERVAL.

Releve-toi. Qu'eſt-ce que c'eſt ?

FANFAN.

Je ne puis vous quitter. Gardez-moi donc ici par pitié, par charité; je ſervirai votre fils, je lui ſerai ſoumis, j'obéirai à toute la maiſon.

COLAS *ſe jettant auſſi aux genoux de Madame de Fierval.*

Puiſque vous êtes ma mere, ſoyais-la donc encore de mon frere; ne nous ſéparais pas, j'vous l'demandons à genoux; vous aurais deux fils pour un.

Madame DE FIERVAL.

Relevez-vous, mes enfans.

PERRETTE *à M. l'Abbé qui la retient.*

Ça me fend le cœur : j'n'y tenons pus, & j'allons tout dégoiſer.

SCENE DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, Mademoiſelle DUMONT, LA FLEUR, BLAISE.

BLAISE.

MAdame de Fierval, j'v'nons, Monſieur de la Fleur, Mamzelle Dumont & moi, vous faire une propoſition qu'y faut que vous nous accordiais; ſans quoi, nous vous demandons tous les trois not' congé : c'eſt ben réſolu.

Madame DE FIERVAL.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Blaiſe?

BLAISE.

C'eſt de garder cheux vous ce pauvre p'tit Colas, & de parmettre que je l'traitions toujours comme Monſieur Fanfan; & comme je ne voulons faire de tort à parſonne, & que j'ſavons c'que c'eſt qu'un fieu, je vous prions d'vouloir bien retenir le quiers de nos gages à chacun, pour en faire eune petite

pension à Perrette & à son homme, pour les dédommager d'leux fieu, que j'leux enlevons.

FANFAN.

Oh, mes bons amis! jamais je n'oublierai cette marque de votre bon cœur.

Madame DE FIERVAL.

Vous demandez que je le garde, & ce matin vous vous plaigniez tous trois de lui.

BLAISE.

Est-ce qu'on peut avoir d'la rancune contre les malheureux? J'ons tout oublié : gardais-le.

FANFAN.

Non, Blaise : vous venez de m'apprendre ce que je dois à mon pere, à ma mere, j'allois l'oublier : plus ils sont pauvres, moins je dois les abandonner. Adieu, mes amis, ayez bien soin de Madame de Fierval, de mon frere : oubliez tous mes torts.... (*embrassant Colas.*) Adieu, mon frere... Partons, ma mere..

Madame DE FIERVAL *attadrie & cachant ses pleurs.*

Monsieur l'Abbé....

L'ABBÉ *lui présentant Fanfan.*

En voilà assez.... Embrassez votre fils, il est digne de vous.

Madame DE FIERVAL *le serrant dans ses bras.*

Mon fils!

FANFAN.

Vous êtes encore ma mere!

Madame DE FIERVAL.

Oui, mon fils ; tout ceci n'étoit qu'un stratagême pour adoucir ton caractere; ton cœur est changé ; ta sensibilité s'est développée, & je suis la plus heureuse des meres.

COLAS *courant dans les bras de Perrette qu'il embrasse.*

Et moi, j'sommes donc toujours ton fieu.

PERRETTE.

Oui, mon garçon, oui.

COLAS.

Que j'ſommes content !

FANFAN.

Tu ne veux pas reſter avec moi ?

COLAS.

Nennin, nennin : j'ons trop eu de peur de n'pus revoir not' pauvre pere : comme j'allons l'embraſſer.

FANFAN *donnant à Colas les bijoux d'or & d'argent qu'il avoit reçus de lui.*

Tiens donc.

COLAS.

Non, non, garde-les.

FANFAN.

Et les Collecteurs.

COLAS *les prenant.*

T'as raiſon, morgué; donne, donne.

L'ABBÉ.

Bonnes meres, en aimant vos enfans, n'oubliez jamais qu'ils ne feront heureux qu'avec des mœurs, avec de la ſenſibilité ; & que l'éducation ſeule développe dans leurs cœurs le germe des vertus ou des vices.

F I N.